

portent à la terre les uns leurs bras, les autres leurs capitaux, les autres leur science, les autres leur témérité; ceux-ci la défoncent pour des moissons immédiates, ceux-là tentent de discerner les places privilégiées où sa valeur doit croître, et achètent et vendent ses chances d'avenir. Colons, industriels, banquiers, spéculateurs sont les ouvriers différents d'une même œuvre: elle s'édifie par la patience et l'audace, le travail et le jeu. Cet effort multiforme que l'immensité de la tâche excite au lieu de ralentir, cette confiance joyeuse que l'obstacle n'abat jamais et qui s'élève avec lui, sûre de le dominer, donnent un air de vaillance et de fête à la vocation du peuple canadien.

“ Dans ce peuple, les Canadiens-français se croient des devoirs et des droits particuliers. Eux qui ont deux fois découvert ce pays, d'abord en y pénétrant, puis en devinant peu à peu sa richesse, eux qui l'ont deux fois peuplé, d'abord par la fécondité de leurs foyers, puis par l'appel fait aux immigrants des autres races, ont cessé d'être les plus nombreux. Les Américains, joints aux Anglais, forment la majorité des colons; cette majorité affirme son autonomie en ne parlant pas le français; elle domine par ses capitaux; et le gouvernement britannique, malgré l'habile équilibre de ses égards, ne saurait refuser la préférence de ses sympathies aux représentants de la race, de la langue, de l'intellect et de l'or anglais.

“ En maints pays on se demanderait ce qui reste à une cause si elle n'a pour elle ni la multitude, ni la richesse, ni le pouvoir. Il lui reste à les conquérir, pensent les Canadiens-français. L'avenir, en effet, leur prépare des revanches aux épreuves du présent. Si les naissances ne suffisent plus pour équilibrer, au profit de leur race, l'avantage que les immigrations apportent à la race anglo-saxonne, les familles des Canadiens-français n'ont pas cessé d'être les plus fécondes. Il n'y a pas de motifs pour que cette fécondité diminue, et il y a des motifs pour que l'immigration décroisse. Elle est attirée par le vide; à mesure que les plaines désertes se peupleront, elle se ralentira, et l'on a droit de prévoir le jour où le croît de la race la plus prolifique rendra à celle-ci la primauté du nombre. Celle de la richesse n'est pas plus immuable. Les Anglo-Saxons possèdent l'art d'attirer les grosses sommes aux vastes entreprises, mais il y a dans cet art une impuissance, ils ne savent ni voir petit, ni vivre avec peu, ni commencer avec rien. Au Canada, ils exploitent les industries les plus fertiles; mais ils ne sont les hommes ni des affaires ni des régions ingrates.

“ Ils ne les disputent pas aux Canadiens-français, qui, assez modestes pour ne mépriser aucun profit, assez ingénieux pour tirer parti de tout, moins ménagers de leurs peines et plus économes de leurs gains, demeurent et prospèrent où les Anglo-Saxons végètent et abandonnent. Or, si la terre la meilleure est là, impatiente de répandre des richesses encore inexplorées, il suffit de l'ouvrir pour qu'elles